

LE PASSE-TEMPS

ET

LE PARTERRE

RÉUNIS
 JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
 Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
 Un an..... 5 »

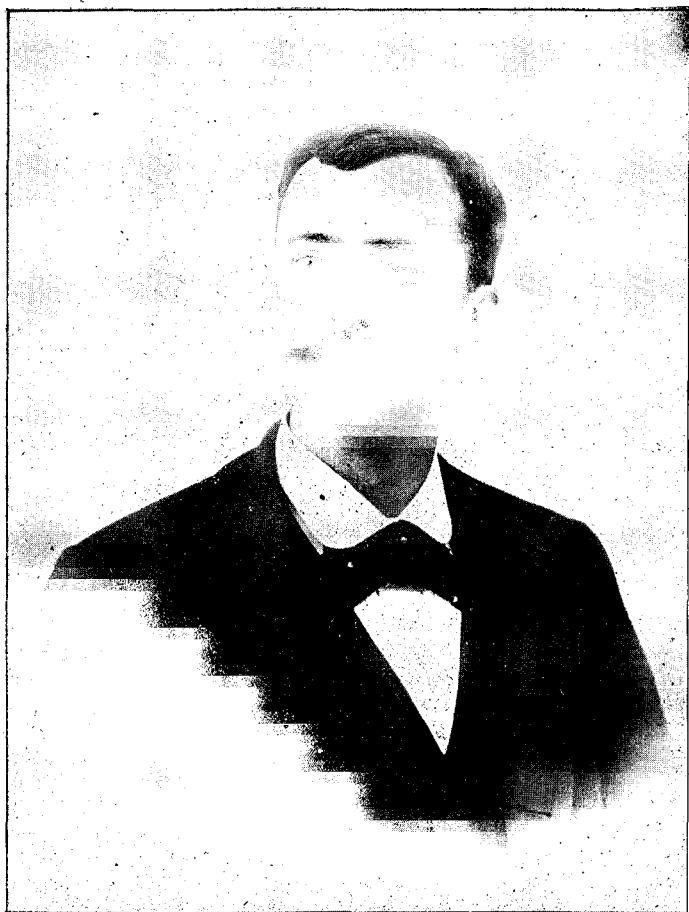
Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
 Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

GRAND-THÉÂTRE DE LYON



M. JOËL FABRE

D'après une photographie de M. J. BIOLETTO

SOMMAIRE

Grand-Théâtre de Lyon : M. Joël Fabre La Rédaction
 Causerie : Fermez les pianos !..... Pierre Bataille
 Echos artistiques..... L. M.
 Nos Théâtres..... X.
 La Chanson française : La Chanson des Trépassés..... J. Heurtelet et A. Page
 La question des chapeaux..... X.
 Le Tramway de cinq heures trente (poésie)..... Pierre Brondel
 Figures lyonnaises..... Jules Tairig
 Epître..... J.-L.-M.
 Fêtes et Concerts..... X.
 Libre-Chronique..... Franc-Sillon
 Bibliographie.
 Salle Bellecour. — Le Cinématographe. — Ménagerie Bidet. — Casino des Arts. — Scala-Bouffes — Eldorado.
 Revue financière.

M. JOËL FABRE

M. Joël Fabre est un méridional — nous ne les comptons plus — mais un méridional d'une éducation soignée, d'une conversation spirituelle et d'une érudition solide.

Il est né à Nîmes en 1861.

Fils d'un adjoint aux Beaux-Arts — noblesse oblige — il s'enthousiasma de bonne heure pour le vieux répertoire et voulut faire du théâtre.

Sur le refus obstiné de son père, il vint faire sa médecine et sa pharmacie à Paris.

Il avait vingt-quatre ans et venait d'être reçu pharmacien, quand une idée originale traversa son esprit. Il paria contre des amis qu'il chanterait un soir à l'Opéra. Il réussit — Dieu sait comme! — à persuader M. Gailhard qui lui fit chanter les quelques phrases de l'envoyé du *Cid*. Le directeur de l'Opéra, appréciant son généreux organe, le garda.

Et voilà comment nous avons un phar-

macien de moins — il y en aura toujours assez — et un artiste de plus.

Après son début à l'Opéra, en 1885, M. Fabre vint, comme basse-noble, faire la saison 1886-1887 à Marseille où il obtint ses premiers succès.

Il passe ensuite trois ans à Anvers, trois ans à Liège et — au cours de ces campagnes lyriques — se fait entendre à la Monnaie de Bruxelles.

Nous le trouvons à Nantes 1894-95, sous la direction Castex. Il s'y fait applaudir dans *la Juive*, *Guillaume-Tell*, les *Huguenots*, *la Favorite*, *l'Africaine*, surtout dans *Faust*, son opéra de prédilection qu'il a chanté, à l'heure actuelle, près de trois cents fois.

C'est à Nantes qu'il fit la superbe création de Méphistophélès dans l'opéra de Boïto, version française de M. Paul Milliet.

Nous disons création bien que l'ouvrage eût déjà été représenté à Nantes, et pour la première fois en France, en avril 1887. Monté hâtivement à cette époque, il n'avait eu que trois représentations et était retombé dans l'oubli.

Avec sa belle prestance et son intelligence de composition, M. Joël Fabre réalisa la sombre figure de l'Esprit malin rêvée par Goëthe avec une telle perfection qu'il reçut une dédicace flatteuse de Boïto.

Rappelons qu'à cette époque, M. Miranne conduisait l'orchestre au théâtre de Nantes et que M. Fabre avait pour protagoniste dans l'opéra de Boïto, notre contralto, M^{me} Jane Dhasty.

De Nantes, M. Fabre vient à Bordeaux, saison 1895-96, où, dès ses débuts il est brillamment accueilli. Il en est de même pour les deux saisons d'été 1895 et 1896, qu'il fait à Vichy.

Engagé à Lyon, par la direction Vizentini, c'est dans *Faust* que nous avons pu, tout d'abord, apprécier le talent et les moyens de notre première basse noble de grand opéra.

La voix est large, solidement assise, conduite avec méthode par un chanteur expérimenté ; ce qui manque en volume à son organe est amplement racheté par des qualités autrement précieuses : le timbre, l'étendue et la souplesse.

M. Joël Fabre — qui possède aujourd'hui à son répertoire le chiffre respectable de soixante-dix rôles — est à la fois un acteur et un chanteur. Très épris de son art, il travaille et comprend ce qu'il a étudié.

Nous l'avons entendu depuis dans *la Favorite*, les *Huguenots*, *l'Africaine* et toujours nous l'avons retrouvé avec la même autorité, le même sentiment juste et sincère dans tous ses rôles.

Ajoutons que nous aurons bientôt le plaisir d'entendre M. Joël Fabre dans *la Reine de Saba*, de Gounod, qui n'a pas encore été interprétée à Lyon.

CAUSERIE

FERMEZ LES PIANOS !

Non, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'en agissant comme ils viennent de le faire les jeunes gens de Carlsruhe ont obéi à un sentiment de vengeance et de représailles.

C'est bien un coup droit qu'ils ont voulu porter aux syndicats de demoiselles, ces syndicats inquisiteurs et gênants qui se proposent — comme je le disais naguère — de fournir aux jeunes filles à marier les renseignements les plus circonstanciés sur la position, la conduite, le caractère de leurs prétendants.

Attérés par l'extension que prennent de tous côtés — en vue d'une défense commune — les associations féminines, quelques célibataires badois se sont dits, entre deux pots de bière : Syndiquons-nous à notre tour.

Et ils se sont syndiqués comme ils le disaient.

La faveur marquée qui accueille la création des syndicats professionnels autorise à croire qu'un syndicat de mécontents doit se recruter avec une facilité plus grande encore.

En moins de huit jours, celui de Carlsruhe comptait cent dix adhérents bien décidés — dans la grave question du *conjungo* — à tirer toute la couverture de leur côté.

Dès leur première réunion, ces jolis messieurs — appartenant, pour la plupart, à la fine fleur du pays de Bade — ont pris une résolution dont on peut déjà prévoir les déplorables conséquences.

Tous se sont engagés — par écrit — à ne pas épouser de jeunes filles jouant du piano !

Ce *prélude* — évidemment destiné à enfoncer ceux de Bach dans le troisième dessous — me semble appelé à jeter, tout d'abord, une note discordante dans le concert européen, ce fameux concert auquel doivent nécessairement prendre part les dix-neuf millions de pianos, pianotés — sans trêve ni repos — de la Méditerranée à la mer du Nord, et du Caucase à l'Atlantique.

Adieu aux suaves mélodies de Schubert détaillées — devant le clavier — par de jeunes et fraîches voix, que le grand art n'a pas encore déformées ; bonsoir aux sonates mélancoliques et rêveuses des maîtres d'outre Rhin, succédant aux valse entraînant de Strauss et Métra.

La jeune fille musicienne a vécu : c'est aux reprises perdues et à la confection des confitures de ménage qu'elle devra — désormais — donner tous ses soins.

La guerre est déclarée au meuble de pa-lissandre qui — par le jeu de ses marteaux, la disposition de ses accords, l'enchevêtrement de ses cordes — a le plus contribué à répandre le goût de la musique et à en faciliter l'étude.

Ce qu'on peut reprocher au piano — car s'il est sans peur il est loin d'être sans reproche — ce n'est pas d'avoir transformé nos maisons en boîtes à musique, c'est d'avoir développé chez ceux et celles qui s'y adonnent un égoïsme implacable, qui ne se soucie pas plus des migraines qu'il engendre que des névralgies qu'il fait naître autour de lui.

Obliger le pianiste à ne s'imbiber d'harmonie que par petites doses et à en faire profiter les autres.. le moins possible, voilà le problème qui s'impose ; il n'entraîne pas la suppression du piano, il en prévient les excès, il en règle l'usage et l'accommode au système nerveux des auditeurs.

Quoiqu'il en soit, le piano — avec ou sans queue — n'a qu'à bien se tenir, il est visé par les célibataires de Carlsruhe, auxquels les célibataires du monde entier vont probablement emboîter le pas.

Si les femmes sont légères, coquettes, paresseuses, médisantes et dépensières — comme on semble le croire à Carlsruhe — c'est parce qu'elles ont trop taquiné le piano dans leur prime jeunesse, et si les jeunes gens vont présentement au mariage avec des transports — dont les chiens qu'on fouette offrent la fidèle image — c'est dans les perfectionnements apportés au clavecin qu'il faut en chercher les causes.

Fort heureusement la décision des jeunes Badois n'est pas sans appel ; ou je me trompe fort ou le piano sortira victorieux de ce nouvel assaut : il en a déjà subi tant d'autres !

Reyer ne l'a-t-il pas excommunié ? Berlioz n'a-t-il pas qualifié de « redoutables » les fanatiques de l'arpège, aux doigts et aux cheveux démesurément longs ?

Un Alceste grincheux n'a-t-il pas risqué cet injurieux dilemme : Si vous jouissez de toutes vos facultés, dites-vous en entendant le piano :

— Allons, c'est encore moins cruel que d'être sourd !

Si vous êtes sourd, dites-vous en ne l'entendant pas :

— Enfin, voilà toujours une compensation !

Le piano n'en a pas moins continué — que je sache — à verser des torrents de gammes chromatiques sur ses obscurs blasphémateurs.

Il y a quelques années, un député de Lyon, Thévenet — il est bon de rappeler de temps en temps ce nom, pour le vouer

à l'exécration des pianistes des deux sexes — a supplié le Parlement de mettre un impôt sur les touches d'ivoire :

Cet homme, assurément, n'aimait pas la musique !

Le Parlement a reculé devant une pareille mesure ; il a craint d'ajouter un nouveau facteur — sans parler des facteurs de pianos — au mécontentement général.

Nos élus manquent trop souvent de touches pour qu'on ne leur sache pas gré du tact qu'ils ont montré en cette circonstance.

Que nos jeunes gens y prennent garde, en frappant le piano d'ostracisme, ils frappent au cœur de charmantes jeunes fillés, toutes heureuses de pouvoir confier à la table d'harmonie leurs désirs, leurs aspirations, leurs espérances.

Sans le piano qui deviendront — ô jeunes imprudents ! — les soirées qui vous sont si chères, ces délicieuses soirées où — tout de noir habillés, tout de blanc cravatés, tout de jaune gantés — vous attendez avec anxiété le moment où il vous sera permis d'installer devant le meuble de palissandre — que vous dénigrez aujourd'hui — l'objet de vos rêves ?

Est-il un moment plus doux que celui où — sous l'éclat des bougies et des lustres — vous regardez avec attendrissement, posée sur le tabouret tournant et à crémaillère, comme sur un trône, celle que vous souhaiteriez d'avoir pour compagne ?

Comme vos pensées se mêlent aux modulations qui naissent sous ses doigts : vous tremblez aux passages *di grazia* :

Il va venir !

et vous frissonnez aux motifs *di forza* :

Tu vois mon effroi, ah ! grâce ! grâce !

Où trouverez-vous l'équivalent de pareilles émotions ?

Le langage de la musique s'adresse surtout aux amoureux, il semble créé pour eux ; votre erreur est grande, si vous croyez le remplacer par une conversation languissante et banale, au cours de laquelle vous aurez l'attitude embarrassée de croque-morts sans ouvrage en quête, non d'une épouse, mais d'une épidémie.

Croyez-moi, laissez à la jeune fille le piano et l'irrésistible romance : neuf fois sur dix, elle n'est musicienne que pour vous plaire.

Il y a gros à parier qu'une fois mariée elle renoncera à la musique et ne verra — en son clavier — qu'un meuble fort commode pour recevoir les potiches qu'on met dessus.

A tant faire de supporter le piano, il est préférable — pour nous autres hommes — de le supporter avant le mariage.

Après — comment vous dire cela ? — après, nom d'un bémol !... nous ne sommes plus assez patients !

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

M^{me} de Nuovina, que la direction du Grand-Théâtre avait engagée du 15 mars au 12 avril de cette saison, a fait savoir à M. Vizontini qu'elle trouvait en Russie un engagement assez avantageux pour le supplier de lui rendre sa liberté. Notre directeur n'a point voulu priver les Lyonnais de leur cantatrice aimée ; il vient donc d'accorder à M^{me} de Nuovina de ne venir se faire applaudir par nous que du 1^{er} au 15 mars prochain. La *Navarraise*, *Faust*, *Carmen* et *Lohengrin* sont indiqués pour les six représentations de la magnifique artiste qui a laissé à Lyon un souvenir si vivant.

M^{lle} Dhasty, toujours retenue à Nice par les suites de son accident à la jambe, ne pourra reparaitre encore ce mois-ci devant le public lyonnais. C'est pourquoi *Samson et Dalila*, *Proserpine*, ont disparu de l'affiche aussi prématurément.

M^{me} Félicia Litwinne, qui s'est faite entendre avec tant de succès au Grand-Théâtre au commencement de la saison théâtrale, vient de chanter *Tristan et Yseult*, à New-York.

Cette œuvre de Wagner lui a valu de splendides ovations aux côtés de son partenaire, le ténor Jean de Reszké.

Le théâtre khédivial du Caire, français depuis quinze ans, devient italien à partir de la saison prochaine. La coalition anglo-italienne a pris la majorité par une voix dans le vote des abonnés, alors qu'il y a quatre ans ce vote avait donné 90 voix de majorité en faveur de la troupe française.

Un détail amusant à propos de Félix Motti, le célèbre chef d'orchestre de Bayreuth :

« Motti qui aime la France et surtout ses musiciens, voulut apprendre notre langue, et c'est Chabrier, alors à Carlsruhe pour les répétitions de *Gwendoline*, qui lui donna les premières leçons de français. Ce bon Chabrier ne détestait pas la plaisanterie, et au lieu d'enseigner le français à Motti, il lui apprit l'argot. « Ça, lui disait-il en montrant son chapeau, ça s'appelle un *g lurin* et ça, ajoutait-il en désignant son parapluie, ça se nomme un *pépin*. etc., etc. »

Motti se demanda souvent, à la suite de ces leçons pourquoi les garçons d'hôtel de Bruxelles et de Paris le regardaient avec des airs ahuris quand il les priait de cirer ses *godillots*, ou de brosser son *culbutant*. Il en eut l'explication plus tard en connaissant mieux le français, et il rit de tout cœur en recountant « la bonne blague de son pauvre Chabrier ».

Au théâtre d'Arad (Hongrie) on représentait un drame dans lequel le personnage principal se suicidait à la fin du troisième acte. M. Koloman Bella, l'acteur qui remplissait ce rôle, s'est réellement tiré un coup de revolver dans la tête et est tombé mort sur la scène.

AUGUI

39, Rue de la République, 39

MODES ET FANTAISIES

Pour Dames

Spécialité de Chapeaux

D'ENFANTS

Huitres Fraîches

Caisse 5 kilos franco

Petites : 180 ou 150, 3 fr. 50 ; Moyennes, 125 ou 100, 4 fr. ; grosses, 90, 80 ou 72, 3 fr.

Vertes : 90, 80 ou 72, 6 fr., contre mandat

ABADIE à Arès (Gironde)

fr. ANTICOR VÉTAR le plus pratique le plus économique le plus énergique ; se conserve indéfiniment et sous tous les climats. JACQUET 1, rue Vauvour, Lyon, franco poste, 1 fr. la feuille. SE TROUVE PARTOUT

BONS

de l'EXPOSITION DE 1900

6 Millions de Lots — 29 Tirages

20 Tickets d'entrée et réduction d'un tiers sur les Chemins de fer

En Vente :

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

et dans toutes ses succursales

ESTEREL

Liqueur de Table

des plus agréables au goût

Ne ressemble en rien aux autres liqueurs similaires

SOUVERAINE

CONTRE

Les Rhumes et les Refroidissements

FABRIQUÉE PAR LES

RELIGIEUX CAMILLIENS

avec des plantes aromatiques et médicinales récoltées par eux-mêmes sur les massifs montagneux de l'ESTEREL (Alpes-Maritimes.)

DÉPOT

MAISON CHILLIET

20, Rue Victor-Hugo, 20

LYON

LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE "LUMIERE"

7, rue de la République, (près du Grand-Théâtre)

AVIS. — Le vrai Cinématographe Lumière est visible seulement 7, rue de la République, près du Grand-Théâtre, et n'a pas de succursale à Lyon.

Voici la liste des nouvelles vues projetées :

Tunis : Marché aux légumes. — Le Bey et son escorte.

Scène comique : Bataille de neige.

Tunis : Souk el Bey. — Rue Bab el Khaira.

Départ de la gare d'Ambérieu, pris du train.

Baignade de nègres.

Vue précédente à l'envers

Prix d'entrée : 0 fr. 50

Les séances ont lieu tous les jours de 2 heures à minuit et de 10 heures à minuit les dimanches et fêtes.

Pendant le cours de la journée, M. Bella avait fait avertir le plus grand nombre de ses amis et de ses connaissances de ne pas manquer la représentation du soir, les avertissant qu'ils s'y divertiraient fort.

Le docteur E. Toulouse rencontre quelques difficultés à poursuivre l'enquête médico-psychologique dont M. Zola a été le premier sujet.

Tout le monde ne s'y prête pas avec la même bonne grâce de l'auteur de *La Terre* et ne paraît pas aussi avide d'une réclame d'un goût douteux.

M^{mes} Sarah-Bernhardt et Jane Hading s'étaient déjà montrées réfractaires et voici qu'aujourd'hui M. Berthelot se dérobe alléguant qu'il ne lui plaît guère d'être ainsi déshabillé en public.

Nous apprenons avec plaisir que M. Jean Bach Sisley vient d'obtenir une médaille de bronze, à Paris, au concours justement estimé de la « Cloche » pour un sonnet « *Bacchante endormie* » composé sur le tableau du peintre Tollet, sonnet dont le *Passe-Temps* avait eu la primeur.

Nous adressons, à notre distingué collaborateur, nos plus sincères félicitations.

Nous souhaitons avec joie, vie longue et heureuse à notre nouveau confrère dauphinois « *La Sylphide* » (1).

C'est en poussant le cri d'avènement : Le roi est mort, vive la Reine ! qu'il annonce sa naissance.

« *Le Sylphe* a disparu, écrit son sympathique administrateur, M. d'Arvilliers, et c'est au *Sylphe*, à cette aimable et hospitalière petite revue que nous venons, au nom des *Jeunes*, apporter, comme un tribut reconnaissant, un dernier adieu.

S'il a pris fin, croyez bien que l'âge n'avait glacé ni son cœur ni son cerveau. Non, on l'a pour ainsi dire enseveli vivant ; et il a eu la fantaisie, comme jadis Charles-Quint, de présider à ses propres funérailles.

Mais nous sommes tous ici, peu ou prou bibliophiles... et nous avons pensé que nous devions clore, au bout de ses dix années, l'existence de ce *Sylphe* léger et frêle, avant que les injures du temps et les disgrâces des ans écoulés n'aient pâli et fané les chatoyantes couleurs dont se diapraient ses ailes et pour que, dans nos bibliothèques, en contemplant tous ces élégants volumes correctement alignés, et combien souvent feuilletés, nous ayons conscience de posséder un rare trésor littéraire

Mais notre directeur, en homme très avisé, n'a pas voulu que la disparition du *Sylphe* fit rentrer dans l'ombre les plumes expertes de ses collaborateurs.

En conséquence, au souverain défunt, il a donné un successeur et choisi, dans ce but, la Dauphine, sa fille, intronisée sous ce nom : la *Sylphide*...

Pauvre *Sylphe*, tu as vécu dix ans... combien de feuilles trop légères et trop fugitives ont vainement ambitionné la même durée !... »

(1) *La Sylphide*, revue littéraire. Direction, rue de la Gare, 2, à Voiron (Isère) — 1^{er} Numéro : Janvier 1897.

Le *Passe-Temps* souhaite que la *Sylphide*, sa cadette de vingt-cinq ans, aie la même existence brillante que le *Sylphe*, son père, et attend la naissance d'une petite-fille pour assurer — dans dix ans — la continuation de l'œuvre commencée par l'aïeul.

L. M.

NOS THEATRES

GRAND-THEATRE

La représentation de l'*Hôte*, la pièce lyrique en trois actes de M. Edmond Missa et paroles de M. Michel Carré, a été un pas de plus dans la voie de décentralisation artistique si hardiment poursuivie par M. Vizontini.

Il faut savoir gré à la direction de ses efforts et du travail énorme qu'elle s'impose pour nous faire connaître des œuvres artistiques et intéressantes réservées jusqu'à ce jour au seul public parisien.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la pièce des jeunes auteurs, dont l'interprétation était confiée à M^{mes} Valduriez, Mary Girard et à MM. Chalmin, Mikaelly, Hyacinthe, Garret et Durand, a vivement captivée les spectateurs par la variété de l'action et l'intensité des situations dramatiques.

A propos des *Maitres-Chanteurs* qui continuent leur brillante carrière, nous rappelons à nos lecteurs que le chef d'œuvre de Wagner ne sera joué que pendant cette saison. Contrairement à ce qui s'est fait pour les autres œuvres de Wagner, la Ville n'a pu en acheter la musique, dont la location a incombé entièrement à M. Vizontini. Son traité, à ce sujet, expire au mois d'avril, les *Maitres-Chanteurs* ne resteront pas au répertoire et ne pourront être repris une autre année.

L'audition de la *Damnation de Faust*, ayant réussi au delà de toutes les prévisions, le chef-d'œuvre de Berlioz sera joué de nouveau, en matinée, aujourd'hui dimanche 14 février.

A côté de M^{lle} Janssen et de MM. Joël Fabre et Chalmin très remarquables dans leurs rôles, M. Vizontini a engagé spécialement M. Cazeneuve, qui s'est montré aux concerts Colonne artiste de premier ordre dans le personnage de Faust.

L'Orchestre, les Chœurs et l'Harmonie lyonnaise assurent à cette exécution un magnifique succès.

Pour finir, ajoutons que la Direction a mis au tableau des répétitions : la *Femme de Claude*, d'Albert Cahen, que M^{lle} Mina Pack viendra créer sous peu de jours ; la *Reine de Saba*, de Gounod ; le *Chevrier*, de Lecocq (primeur gracieuse) ; enfin la

Vendée, de Pierné, dont la première représentation (avec le concours de M^{me} Alba Chrétien-Vaguet) est réservée à l'œuvre de l'Hospitalité de nuit. Ce sera la dernière décentralisation de cette saison qui aura affirmé au monde artiste l'utilité incontestable du Grand-Théâtre de Lyon.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Tous les soirs, le *Sursis* remplit la salle des Célestins d'un immense éclat de rire.

Les interprètes, M^{lle} Sinty, M^{mes} Ouvrier, Bignon, Dorian; MM. Mercier, Chambéry, Marchal, Désiré, Saint-Bonnet et Abeyl, rivalisent d'entrain et enlèvent avec un brio sans pareil les scènes burlesques qui abondent dans le vaudeville de MM. Sylvane et Gascogne.

En présence d'un tel succès, la Direction a dû renvoyer à une époque ultérieure les œuvres toutes prêtes à passer : *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, la belle comédie d'Octave Feuillet, et deux opérettes dont l'éloge n'est plus à faire : *la Mascotte* et *Rip-Rip*.

C'est un sursis qui s'imposait.

Lundi cependant, pour les amateurs de drame, il sera fait une reprise de *la Grâce de Dieu*. X.

LA CHANSON FRANÇAISE

La Chanson des Trépassés

*Le long de la côte bretonne
Lorsque la mer est en courroux,
Qu'elle a de sinistres remous
Cette chanson tant monotone
Qui passe dans les vents glacés,
C'est la chanson des trépassés !!*

*Ceux de Terre-Neuve et d'Islande,
Les partis jamais revenus,
Qui, des abîmes inconnus
Viennent tout au bord de la lande
Pour dire dans les vents glacés...
Le triste chant des trépassés.*

*Ce sont des maris et des pères
Qui voudraient ben revoir leur fioux,
Leur dire : Quand vous serez vieux,
Ne quittez donc jamais vos mères...
Vous souffrirez toujours assez,
Dit la chanson des trépassés !*

*D'autres viennent aux fiancées
Qui de tout leur cœur de vingt ans,
Espèrent depuis ben longtemps
Rendre les paroles données...
Ils pleurent les beaux jours passés
Dans leur chanson, les trépassés !*

*Mais malgré les vides que creuse
Parmi nos plus beaux gars, la mer !
Malgré son baiser tant amer,
Les Bretons l'aiment ben... la gueuse !
Et toujours les grands vents glacés
Diront le chant des trépassés !!*

Paroles de Jules HEURTEL.
Musique d'Abel PAGÈS,
publiée par l'Ami du
Chanteur.

LA QUESTION DES CHAPEAUX

La question des chapeaux de femme au théâtre est plus que jamais à l'ordre du jour.

A Lyon, la plupart des dames ont compris la nécessité de venir au spectacle sans arborer l'immense couvre-chef imposé par la mode et qu'elles remplacent, pour la circonstance, par de minuscules chapeaux, toques, capotes ou aigrettes. Nous ne pouvons que nous en féliciter.

Il n'en est pas ainsi partout.

Tout récemment, le conseil municipal de Chicago a voté une proposition autorisant le maire à prendre un arrêté qui rendra passible d'une amende de 10 dollars (50 francs) toute femme qui refusera, dans un théâtre, de retirer son chapeau à la demande des spectateurs placés derrière elle.

A Brest, de véritables batailles ont eu lieu entre partisans et adversaires du chapeau.

A Marseille, des manifestations, moins aiguës toutefois, se sont produites.

L'invitation respectueuse du maire aux dames pour les prier de quitter leurs chapeaux aux fauteuils d'orchestre semble lettre morte et notre aimable et spirituel confrère F. d'A..., de *la Vie Marseillaise*, raconte ainsi l'incident survenu au théâtre des Variétés :

La soirée de gala, mardi 3 février, aux Variétés, a été quelque peu orageuse. Les gigantesques couvre-chefs de quelques dames, par trop sans-gêne, en ont été la cause.

C'est un de nos confrères qui, avec juste raison, a réclamé le régisseur, pour le prier de le débarrasser d'un immense *dôme de Corbillard*, qui se balançait devant ses yeux. Le régisseur plus dégourdi que celui du Grand-Théâtre, ne se fit pas attendre longtemps, et écouta, sans savoir que répondre, les réclamations absolument justes de la salle entière.

Je ne sais quel terme employer pour blâmer comme elles le méritent, ces prétentieuses dames qui persistent à vouloir s'approprier le droit d'empêcher les spectateurs de voir ce qui se passe sur la scène. C'est tout simplement ce qu'on appelle je crois, avoir un fier aplomb, ou je ne m'y connais pas.

Ce qui, par exemple, m'a le plus étonné c'est de voir un trop grand Monsieur désapprouver mon confrère, et encourager les dames à conserver leur immense coiffure. On m'assure que ce Monsieur avait payé à la dame en question, le volumineux panier qu'elle exhibait : dans ce cas je comprends ça !...

Quoi qu'il en soit, l'avis de ce Monsieur ne fait pas loi (oh ! non Monsieur), aussi la grande partie de nos mondaines sont-elles allées, sans se faire prier, déposer leur chapeau au vestiaire.

Il est évident que lorsque, comme ce Monsieur par trop galant, on a 2 m. 08 de taille, un chapeau quel qu'il soit ne peut gêner ; mais lorsque dame Nature ne vous a pas fait maître géant, il est ma foi, révoltant de se trouver derrière de pareils *catafalques*.

Et dire qu'un autre « Monsieur chic » a traité mon confrère de n'être pas galant ! Où diable la galanterie va-t-elle se nicher !

A Montpellier, manifestation analogue, mardi, après le premier acte de *Philémon et Baucis*.

MODES A FAÇON

Et avec fournitures sur modèles de Paris

Prix modérés

M^{lle} A. LAURENT

17, Quai de l'Archevêché, au 3^e

OUTILLAGE
INDUSTRIEL
ET D'AMATEURS
Nouveau Tarif-Album (380 pages, 1200 grav.) Fr. 0fr. 85.
A. TIERSOT, Constr. B^{te} 16, rue des Gravilliers, PARIS.

CHAMPAGNE
APÉRITIF
SUPRÊME
* **QUINA**
DES GOURMETS
AUX VINS FRANÇAIS
HORS CONCOURS
Exposition Universelle Lyon 1894
VENDU EN GROS : G. DIEZEAUX, LYON

LE VÉLO-EMAIL

est recherché par tous les cyclistes amoureux de leur machine; car, si vieille qu'elle soit, ce vernis lui rend le brillant et la nouveauté de sa prime jeunesse.

Nouvelle fontaine de Jouvence, le *Vélo-Email* est la providence des jeunes et vieilles bicyclettes. Se vend en flacons de 1 fr. 50. Par correspondance 2 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce

12, rue Confort, LYON.

Demandez
partout

LE THÉ DES MANDARINS

Qualité
Supérieure

V. VERMOREL

Constructeur

à VILLEFRANCHE (Rhône)

ALAMBICS A BASCULE

Pour la distillation des

Mars, Lies, etc.Produisant avec ou sans repasse l'eau
de-vie au degré voulu

Construction soignée, bon Fonctionnement garanti

Demander Catalogues et Renseignements à

V. VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

ACCOUCHEUSE**M^{ME} V^{VE} YVERNAT****3, Rue du Vieil-Reversé, 3**
(LYON — SAINT-GEORGES)**PENSIONNAIRES.** — Connaît l'Allemand
CONSULTATIONS. — Maison de Campagne**FUMEURS!**

Ne Fumez qu'un Papier à Cigarettes

« LE CYCLISTE »**G. AUBERT**

165, rue de Paris. — Montreuil-sur-Paris (Seine)

Le n° 70 Cahier de 120 feuilles, 0 fr. 05

Le n° 90 — 200 — 0 fr. 10

COUVERTURE ET FERMOIR INUSABLES

Les demander chez tous les débitants de tabac

Un livre curieux, intéressant... et rare

LA DANSE

Par J. DU VALDOR

Prix : franco par poste 0 fr. 60

Pour recevoir cet ouvrage, adresser le prix à
M. A. DENIS, directeur du *Journal des Mariages*, rue des Champs, 39 bis, à Rouen.Voici ce qu'en dit la *Vie Montpelliéraine*:

« Une dame couverte d'un chapeau empenné en fut cause. Après un bruit assez fort, elle se rendit aux désirs du public et posa son chapeau, en quoi elle eut raison, car elle ne pouvait qu'y gagner, étant plus jolie sans qu'avec, et mettant un terme à des manifestations... dangereuses.

En effet, le commissaire de police, avec un zèle et une intelligence qu'on ne saurait trop admirer, s'est empressé de dresser procès-verbal à un spectateur qui manifestait, pour avoir troublé la représentation.

Et c'était pendant l'entr'acte.

Ne serait-il pas juste que ses chefs hiérarchiques infligent un blâme à ce commissaire qui ne fait pas observer le règlement datant de plusieurs années et non abrogé, d'après lequel tous les spectateurs doivent être découverts.

En tous cas, on peut l'engager à méditer cette ordonnance de police du 16 mai 1881, sur les théâtres de Paris que l'on ferait bien d'étendre à la province :

« Il est défendu de troubler la représentation ou d'empêcher les spectateurs de voir ou d'entendre le spectacle annoncé, de quelque manière que ce soit ».

Les commissaires de police se trouvant chargés, par la circulaire préfectorale du 20 juin 1881, de veiller à l'observation de cette ordonnance, on peut s'adresser à celui de service dans la salle pour obliger la personne qui vous « prend » la vue du spectacle à vous la « rendre »

X.

ERRATUM

Une très regrettable erreur typographique a — dans notre dernier numéro — enlevé un vers à la cinquième strophe de la belle poésie : Le tramway de cinq heures trente, de notre collaborateur, M. Pierre Brondel.

Aussi, est ce un devoir pour nous de la publier de nouveau en son intégrité.

Le Tramway de cinq Heures trente

A mon vieil et fidèle ami, le chansonnier Georges Sibert.

Nous dont la lampe le matin
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un labeur incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume,
Aimons-nous !
Pierre Dupont.Sur la place des Cordeliers,
Entre l'immense halle sombre
Et le temple aux vastes piliers,
Plein de foi, de mystère et d'ombre,
Nous les gueux, les déshérités,
Nous arrivons de tous côtés
Vers la voiture cahotante,
Devant, derrière, nous montons,
Et fouette cocher ! nous partons,
Qu'il pleuve, neige, grêle ou vente,
Au tramway de cinq heures trente !Il en est qui viennent de loin
Et qui font plus pitié qu'envie.
Les temps sont durs, on a besoin,
Il faut aller gagner sa vie.
Oh ! les pauvres enfants pâlots
Comme la toile des falots
Dont la flamme est déjà mourante !
Tristes, seuls, ils s'en vont là-bas
Respirer l'air impur et bas
De l'usine noire et fumante,
Au tramway de cinq heures trente.Ayant trop tôt plus que sa part
Des maux de la famille humaine,
Ne manquant jamais le départ,
Et pendant toute la semaine,
La frêle jeune fille est là.
Elle a bien couru. La voilà
Qui tousse, et sa toux est navrante.
Pauvre ange ! Où donc est son foyer !
Et quel père ose l'envoyer
Pr. ndre ainsi craintive et souffrante
Ce tramway de cinq heures trente !Arrive encore à pas pressés
La pauvre mère qui s'exile
Des chers petits qu'elle a laissés
A la charité d'un asile.
La bonne sœur les gardera,
Mais elle ne les reverra
Qu'après la journée accablante.
Lasse, elle dormira près d'eux
Quelques instants, une heure ou deux,
Et repartira plus vaillante
Au tramway de cinq heures trente !Et les vieux, les vieux tremblotants,
Brisés par la lutte et par l'âge,
Mal couverts, saisis, grelotants
Au vent qui cingle leur visage.
J'en connais un qui s'est lassé ;
Il s'avancait l'air affaissé,
Le souffle court, la marche lente.
Je suis allé le voir hier,
Il ne passera pas l'hiver ;
Et sa place est déjà vacante
Au tramway de cinq heures trente !Et c'est ainsi chaque matin,
Dans le brouillard, sous les cieux ternes.
Il nous a fait un beau destin
Le grand progrès des temps modernes !
Peuple heureux, cherche tes amis !
Ou sont-ils ceux qui l'ont promis
La gloire et des titres de rente !
Qu'ils viennent, qu'ils laissent un peu
Leur bonne table et leur bon feu,
Et qu'ils répondent à l'attente
Du tramway de cinq heures trente !Mais non, ils seraient en retard,
Et nous partons à l'heure juste.
Ces gens-là se lèvent trop tard
Pour l'œuvre sainte, l'œuvre auguste !
Cette œuvre, quand il le voudra
Dieu lui-même l'accomplira !
Élevons notre voix puissante,
Frères, luttons pour l'avenir !
Les iniquités vont finir,
Et voici la glèbe qui chante
Au tramway de cinq heures trente !

Pierre BRONDEL.

Janvier, 1897.

FIGURES LYONNAISES**UNE EXPLICATION NÉCESSAIRE**

En passant rue de la Bombarde, Mme Durand a croisé Mme Lafont, qu'elle n'a pas reconnue. Blessée au cœur, Mme Lafont vient voir Mme Durand pour lui demander des explications sur ce singulier incident.

M^{ME} LAFONT (sèchement). — Bonjour, Mam' Durand.M^{ME} DURAND. — Vous avez ben une drôle de façon de dire bonjour, ce matin... Quoi t'est-ce donc que vous avez ?M^{ME} LAFONT. — J'ai rien... j'ai rien.M^{ME} DURAND. — Si... je vois ben que vous avez qué que chose. Vous êtes pas comme d'habitude... pis vous m'arragardez avec un œil que si c'était z'un pistolet y ferait pas bon être en face. Voyons, quoi t'est ce que vous avez ?M^{ME} LAFONT (sèchement). — Quand je dis que j'ai rien, c'est que j'ai rien.M^{ME} DURAND. — Tant mieux, si c'est que vous avez rien, tant mieux. Moi, je croliais

que vous aviez qué que chose. Tant mieux si c'est que vous avez rien.

M^{me} LAFONT (*s'asseyant*). — Pourriez-vous me dire, Mam' Durand, où c'est que vous étiez samedi, entre 5 et 6 heures du soir ? Pourriez-vous m'y dire ?

M^{me} DURAND. — Samedi ? entre 5 et 6 heures du soir ? Volions voir ouisque j'étais... Je m'en rappelle pas rien, ouisque j'étais... Volions voir que je serche... Le matin, j'ai fait mes escayers, après j'ai frotté l'appartement du nouveau locataire du premier, pis après, volions voir... Ah ! v'là que ça me vient. Après j'ai été chez la blanchisseuse de Mam' Peysson, porter des chemises pis des chaussettes de son homme, qu'étaient sales. Vouï, je me trompe pas. Il était ben à peu près 5 ou 6 heures.

M^{me} LAFONT. — Et ouisque vous avez passé ?

M^{me} DURAND. — Ousque j'ai passé ? ça c'est pas facile à dire, ouisque j'ai passé... volions voir que je serche... J'ai passé dedans la rue de la Bombarde, pis dedans la rue du Bouëf, pis dedans la rue de la Baleine. Vouï, je me trompe pas. Une fois dedans la rue de la Baleine, je suis pas t'allée plus loin, vu que c'est là que reste la blanchisseuse de Mam' Peysson.

M^{me} LAFONT. — Vouï, je vois ben, vous vous trompez pas... Et quoi t'est-ce que vous aviez dessus le dos ?

M^{me} DURAND. — Dessus le dos ?... J'avais mis mon vieux mouchoir de coton, rouge et noir, qui-là que je mets la semaine... pis le dimanche, quand c'est qu'y pleut.

M^{me} LAFONT. — C'est ben ça, Vous vous trompez pas, ni moi non plus. C'est beu vous... Et qui que vous avez vu passer à côté de vous, rue de la Bombarde ?

M^{me} DURAND. — Des hommes, pis des femmes, des gens que je reconnaîtrais pas, ben sûr, si c'est que je les revoyais... Vous savez ben ce que c'est, on passe, pis on arregarde les ceusse qui font comme vous, mais s'y fallait dire qui qu'y sont, on pourrait pas.

M^{me} LAFONT (*gravement*). — Mam' Durand, Mam' Durand, arregardez-moi bien. Vous me reconnaissez, est-ce pas ? c'est ben moi, Mam' Lafond, qu'est devant vous à c'theure ? Vous pouvez pas dire que vous me reconnaissez pas ?... Eh ben ! pourquoi que samedi, entre 5 et 6 heures, rue de la Bombarde, vous avez pas voulu me reconnaître, quand c'est que j'ai passé à côté de vous ?... Ça, vous savez, vous pouvez pas savoir quoi que ça m'a fait. Vous m'auriez donné un coup de pied dedans la figure que j'aurais pas t'éte plus t'attrapée, oh ! vouï, j'aurais pas t'éte plus t'attrapée. J'en ai pas dormi toute la nuit et je me suis dit tout le temps : « Quoi t'est-ce ben que j'ai fait à Mam' Durand, pour qu'elle te dise rien ? quoi t'est-ce ben qu'elle a contre toi ? »

M^{me} DURAND. — C'est donc vous qui m'avez cognée en passant ? Oh ! ben, le diable m'emporte si je vous aurais reconnue ! Je vous ai ben arregarde, pardine. Je peux pas dire que je vous ai pas vue. Fallait m'y dire que c'était vous. Quoi t'est-ce que vous aviez mis dessus votre tête qu'on vous voyait pas le nez ?... Je me suis dit : « En v'là nune qu'on dirait quasiment Mam' Lafont, mais c'est pas elle, elle a pas des pattes comme ça dessus sa figure, c'est pas elle. Quoi t'est-ce ben que vous aviez mis dessus votre figure ! »

M^{me} LAFONT. — C'était z'un mouchoir trempé dans de l'eau que l'herborisse elle m'a mis, pour faire passer un coup que je m'avais donné contre le lit en me couchant, de l'eau bor-bor-borniquée, qu'elle m'a dit... Vrai, vous m'avez pas reconnue ?

M^{me} DURAND (*gravement*). — Mam' Lafont, Mam' Lafont, arregardez-moi bien. Est-ce que j'ai z'un air à pas vous parler si c'est que je vous reconnais quand vous

passiez à côté de moi ? Je parle pas à tout le monde, vous savez, mais à vous, je voudrais pas vous voir sans vous dire quéque chose.

M^{me} LAFONT. — Quoi t'est-ce que vous m'auriez dit si c'est que vous m'aviez reconnue ?

M^{me} DURAND. — Je vous aurais dit bonjour, d'abord, pis je vous aurais demandé quoi que c'était que vous aviez dessus la figure. Vous m'auriez dit : « C'est z'un coup. » Alors je vous aurais répondu : « Si c'est qu'un coup, c'est rien, y faut y soigner, v'là tout. » Pis je vous aurais dit encore des choses qu'on dit quand c'est qu'on se trouve sans y faire esquezès, comme qui dirait que c'est l'hasard qui fait qu'on se rencontre : « Y fait bien beau, si ça continue y pleuvra pas... », ou ben : Y a-t-il longtemps que vous avez pas vu Mam' Peysson ou Mam' Landru ? quand c'est que vous les y verrez vous leur z'y direz bien des choses pour moi », un tas de petits mots, quoi, qui fait qu'on parle pour pas rien se dire, vous savez ben ce que c'est.

M^{me} LAFONT. — Ah ! ben, ça me fait du bien, ce que vous disez là.. Je vois que vous m'avez pasreconnue. Ça me fait du bien. Je pouvais pas croire que vous m'aviez pas reconnue, ah ! non, vous savez, pis ça m'a rendue toute malade. Je me disais : « Quoi t'est ce ben que Mam' Durand a qu'elle me parle pas ? Quoi t'est-ce ben qu'elle a contre toi ? »

M^{me} DURAND. — Je sais pas quoi vous répondre, tenez, si tellement c'est pas possible de se mettre dedans la tête des choses comme ça qui peuvent pas arriver. Je sais pas quoi vous répondre... Vous êtes une grosse bugne, vous entendez.. Je peux pas vous dire autre chose. Vous êtes une grosse bugne, oh ! vouï, vous êtes ben une grosse bugne. Jules TAIRIG.

EPITRE

à Mlle APFOL. -- P.

I

*Où, mon rêve eût été que nous vivions ensemble,
Mais vous êtes jolie et n'avez que vingt ans,
Et plus ha-di que moi tremblerait, il me semble,
D'unir son triste automne à votre gai printemps.*

*Pour vous la vie, enfant, n'est rien qu'à son aurore ;
Vous croyez, vous rêvez à de beaux lendemains,
Vous en avez le droit : La fleur qui vient d'éclorre
Ne peut prévoir sa chute en de trop rudes mains.*

*L'oiseau qui livre au vent berceur ses jeunes ailes
Ne peut appréhender le terrible aquilon,
Ni le chasseur méchant, ni les serres cruelles
Du milan qui le guette au-dessus du sillon.*

*Mais moi, qui sait, hélas ! combien la vie est traître ;
Moi, qui n'ait plus sur elle aucune illusion,
Qui sait qu'avant sa fin, son milieu peut-être,
Nos plus beaux rêves sont de la dérision.*

*Je ne puis partager la fière confiance
Que votre cœur d'enfant me paraît contenir.
Et je reste à bon droit rempli de défiance,
Pouvant par le passé juger de l'avenir.*

*C'est pourquoi, chère amie, il faut croire à mon doute
Et poursuivre ici-bas, sans moi votre chemin,
En vous parlant ainsi croyez bien qu'il m'en coûte
Et qu'il faut pour vous fuir un effort surhumain. —*

*Car je vous aimais tant, femme aux séduisants charmes !
Oh ! vous vous doutez bien qu'en ces tristes adieux
Où j'ai vu vos beaux yeux verser d'amères larmes,
Des pleurs non moins amers ont coulé de mes yeux*

*Adieu ! vous avez tout, la beauté, la jeunesse,
Vous avez l'avenir aux rêves infinis ! — ...
Vous aurez le bonheur, car afin qu'il renaisse
Sur vos pas, tous mes vœux sont pour vous réunis.*

J.-M. L.

Lyon, février 1897.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du numéro 2075 du 13 Février 1897

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — *Musique*, par A. Boisard. — *Semaine scientifique*, par H. Servet de Bonnières. *Les événements de Crète*, par Guy Tomel. — *Au Frioul*, par Fournier. *Le tir aux pigeons de Monaco*, par le comte de Mirabal. — *Chronique des Beaux-Arts*, par O. Merson. — *Les nouvelles monnaies*, par N. Nozeroy.

Explication des Gravures, Revue Comique, Caricature à l'Etranger, Bibliographie, Echecs, Récréations, Rébus, etc.

En supplément : *L'Épingle noire*, roman inédit de G. Lenôtre. — Illustrations de Parys.

Le numéro : 50 centimes

L'AMI DU CHANTEUR

Du 5 février 1897

Rédacteur en chef : Henry Hazart

Ma pipe, monologue par Dominique Flachet. — *Dominique Flachet*. — *Solidarité*, par Clovis Hugues. — *Décorations universitaires*. — *Énigme*. — *Deux ouvrières poètes*, par Eugène Baillet. — *Dans la galère capitaine*, poésie de Victor Hugo, musique de Lucien Rosenfeld. — *C'est pas tous les jours fête*, paroles de Joseph Barbottin, musique de C. Garnot. — *Petites nouvelles*. — *La Chanson moderne*. — *Théâtre de Société*. — *Histoire de la Chanson moderne* : Désaugiers et son temps. — *C'est l'eau qui nous fait boire du vin*, par Armand Gouffé.

Le Numéro : Dix Centimes; Abonnements : un an : 6 francs; six mois : 3 fr. 50 H. GEFROY, éditeur, boulevard Saint-Germain, 222, Paris.

LA REVUE DE FRANCE

Le numéro de Février de la *Revue de France* montre tout ce qu'on peut attendre de cette si jolie publication où se groupe autour des maîtres toute la jeune littérature. Il contient des nouvelles exquises dont les illustrations sont des petits chefs-d'œuvre et l'étude si curieuse qu'y publie M. Georges Rocher sur les *Origines de Madame Bovary* n'en est pas le moindre attrait.

Selon notre confrère qui s'est livré à une sérieuse enquête et qui paraît particulièrement documenté, l'action du célèbre roman de Flaubert se serait passée à Ry, petite ville du canton de Darnétal, près Rouen, et Madame Bovary serait la femme d'un officier de santé de cette localité qui s'est empoisonnée comme l'héroïne du livre.

M. Georges Rocher reconstitue toute l'intrigue et donne avec des détails bien curieux la clé de la plupart des scènes de ce roman vécu. Son article particulièrement passionnant pour les lettres fourmille de palpitantes révélations. Un spécimen de la *Revue de France* est envoyé contre 60 centimes sur demande adressée, 55, avenue de la Bourdonnais, Paris.

Typographie et lithographie

J. GALLET

2, Rue de la Poulallerie, 2

LYON

LE LIVRE D'OR de l'Exposition Universelle de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ESPIC
ou la Poudre

OPPRESSIONS TOUX RHUMES NÉURALGIES
Toutes Pharmacies. 2 fr. la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE.

FÊTES ET CONCERTS

MATINÉE GERBERT

Dimanche dernier a eu lieu la matinée organisée à l'Eldorado, par M. Gerbert, l'excellent professeur de notre Conservatoire.

Le programme se composait de l'*Élincelle* de Pailleron, et des *Mémoires du Diable*, pièce fantastique en trois actes, par Etienne Arago, avec couplets genre 1830.

On a pu juger, une fois de plus, de la valeur incontestable du Maître et aussi du professeur par ses élèves.

Au nombre de ces dernières citons : M^{lles} Frédy, Hattemberger, Mathey et Marçay, la charmante pensionnaire des Célestins.

MM. Merle, Borel, Buire ont contribué aussi pour une bonne part au succès de cette intéressante matinée.

SOIRÉE MUSICALE ET LITTÉRAIRE

Nous avons annoncé, dans notre précédent numéro, la soirée littéraire et musicale qui sera donnée le jeudi 18 février, à la Salle Philharmonique, par M^{lles} Irma Faintrenie, le professeur de diction si avantageusement connue à Lyon.

Dans le programme que nous avons sous les yeux, nous voyons figurer les noms de M^{me} Promio-Evrard, professeur de chant; M^{lle} Poncet, chanteuse légère; M^{lle} Gouraud, premier prix de piano. MM. Louis Rinuccini, Dethurens, Deshaire et Bichonnier jeune.

Le concours d'artistes aussi distingués et les sympathies nombreuses que M^{lle} Faintrenie a su se concilier dans notre ville assurent d'avance le succès de cette belle soirée.

Ajoutons que la charmante bénéficiaire se fera entendre dans trois chansons à dire et deux adaptations symphoniques; *Lucie*, d'Alfred de Musset et les *Papillons*, de J. Rameau.

Œuvre Lyonnaise de l'hospitalité de nuit et d'Assistance par le Travail,

L'Œuvre lyonnaise de l'hospitalité de nuit a arrêté la date définitive du spectacle annuel qu'elle offrira au public au bénéfice des malheureux.

Plus encore que les années précédentes la représentation sera le clou de la saison théâtrale, grâce au bienveillant concours du sympathique directeur du Grand-Théâtre, et à la suite d'heureuses combinaisons, M^{me} Chrétien-Vaguet, consent à revenir à Lyon, pour chanter l'œuvre absolument inédite de Piernée: *Vendée*.

Nous reviendrons avec plus de détails sur cette belle fête artistique dont la date est fixée au 4 mars.

LIBRE CHRONIQUE

MIEUX VAUT DOUCEUR... ET VIOLENCE

On annonce la création, à Paris, du Théâtre Corneille où ne seront jouées que des pièces de haute valeur artistique et littéraire, en même temps que saines, sociales et moralisatrices.

Bravo ! car le besoin s'en faisait vraiment sentir; et la Maison de Molière elle-même, qui n'est pas au coin du quai, n'a qu'à se bien tenir...

Et ron et ron,
Edouard Pailleron !

On pourrait peut-être inaugurer cette nouvelle scène par une pièce tirée de la discussion de la récente loi sur les sucres, sous le titre emprunté à l'éminent académicien précité : *Mieux vaut douceur...*

L'autre partie de son diptyque : *Et violence*, s'inspirerait tout naturellement des derniers incidents qui ont précédé la cérémonie d'inauguration de la rue Réaumur.

La politique étant étrangère à l'événement, nous pouvons nous risquer à en chroniquer les péripéties, dans lesquelles le Protocole a joué un rôle, nous ne dirons pas « de convenance » mais de « grande inutilité ».

La direction du protocole, appelée à fixer l'ordre des préséances dans la cérémonie de l'inauguration avait décidé, paraît-il, que le Préfet de la Seine devait être considérée comme le maire de Paris et qu'en conséquence il devait prendre la droite du Président de la République et lui adresser le premier la parole.

Le bureau du Conseil délibérant sur le conflit soulevé par le Préfet de la Seine, à propos de l'inauguration de la rue Réaumur décida que suivant les précédents très anciens auxquels on s'est toujours conformé depuis plusieurs années, le Président du Conseil municipal ne doit en aucun cas céder le pas au Préfet de la Seine.

Et de fait, il faut croire que cette dernière personnalité était mal à droite du Chef de l'Etat puisqu'on l'a fait passer à gauche.

On ne peut, d'ailleurs, que féliciter M. Félix Faure de l'esprit de conciliation dont il a fait preuve en cette circonstance, en acceptant ainsi de se trouver modestement relégué à la gauche de M. Pierre Baudin, quoique son supérieur hiérarchique de plusieurs degrés... Réaumur.

Mais quelle drôle d'histoire tout de même, si, faute de pouvoir s'entendre pour cette inauguration, il avait fallu transformer la rue Réaumur en impasse du Protocole !

Quoi qu'il en soit il y a au moins un zéro dans l'affaire, car le thermomètre des relations officielles entre le gouvernement et les édiles parisiens marque évidemment la température de la glace fondante après un froid tel, que j'ai cru un instant qu'on allait inaugurer la rue Réaumur par une séance de patinage.

O toi dont la mémoire vient de tomber en eau de Baudin, après t'être fait tuer pour vingt-cinq francs par jour, toi qui siégais à gauche à l'Assemblée de 1849 ! que dois-tu penser de l'acharnement mis par ton descendant à revendiquer sa place à droite ?...

Quel recul marqué par ton neveu, depuis ta mortelle barricade ! et comme la fatalité semble, dans les faits contemporains, ramener ta race, — de la *graine de l'Ain* ! — aux traditions de ton berceau, patrie des écrevisses à la *Nantua* !

FRANC-SILLON.

Salle Bellecour

HOTEL DU « PROGRES »

Tous les jeudis, samedis et dimanches, à 8 h. 1/2 du soir, représentations de famille données par le célèbre enchanteur Velle. Magie. Illusion. Spiritisme. Inter-mèdes variés. Ombres animées. La Caverne des Gnomes. Etranges expériences de sorcellerie noire, d'après le Fakirisme de l'Inde. Apparition et disparition de spectres, gnomes, etc., à chaque séance, le professeur Velle présentera l'escamotage d'un spectateur.

Le succès des représentations Velle va toujours en grandissant. On ne peut d'ailleurs imaginer un spectacle aussi attrayant, varié et du meilleur goût.

Les jeudis, dimanches et jours fériés, matinées à 3 h. de l'après-midi.

GRANDE MÉNAGERIE BIDEL

Cours du Midi (côté du Rhône), Lyon.

Tous les jours, à 3 h. et à 8 h. 1/2 du soir, représentations extraordinaires avec repas des animaux et travail des quatre dompteurs.

CASINO DES ARTS

Tous les soirs, concert à 8 heures.

Dimanches et fêtes, matinée à prix réduits. Nombreuses attractions : Les Satours, des innovateurs dans l'art de la dislocation ; les King and Cray, et *Promenade au jardin zoologique*, jouée par une troupe de six pantomimistes anglais.

SCALA-BOUFFES

Succès de Nelsa. Dans la troupe il faut citer : les Kofaki, des équilibristes japonais d'un réel talent ; le fantaisiste Delmarre ; l'amusant Ganivet II ; « Breelan de Bégués », Charley et la belle Napolina.

ELDORADO

Succès de Plessis dans ses légendaires créations : le sous-officier, le tambour-major, etc., et ses récits épiques. Concert par toute la troupe. On termine par *Monsieur Choufleuri...*, opérette. Prochainement, *Vlan ! la fin du Monde !* revue locale en 2 actes.

Revue Financière Hebdomadaire

Le marché est hésitant, les événements d'Orient et notamment ceux qui se passent en Crète ont provoqué une baisse très sensible des valeurs ottomanes et par répercussion, ont entraîné dans le mouvement de réaction l'ensemble de la cote.

Le 3 0/0 s'inscrit à 102,80 ; le 3 1/2 0/0 à 105,50.

Le Crédit Foncier se négocie à 690 ; le Crédit Lyonnais à 772 ; le Comptoir National d'Escompte à 577 et la Société générale à 518.

Le Suez cote 3187.

L'Italien recule à 90,95 ; le Turc à 20 ; l'Extérieure à 65 4/16 ; le Russe 3 0/0 à 92,60.

Les obligations des Chemins de fer Economiques sont très demandées à 471.

L'ASSURANCE SUR LA VIE

Les immeubles de la *Nationale Vie*, situés sur les plus belles voies de la Capitale constituent un gage de premier ordre pour sa clientèle d'assurés et de rentiers viagers. Elle a constitué au moyen de prélèvement sur les revenus mêmes de ces immeubles une réserve spéciale destinée à les garantir contre toutes chances de destruction. Cette réserve se monte à 8,629,201,78, aucune autre Compagnie n'en a créé d'aussi importante.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

EXTRA-VIOLETTE

Verbe et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-ss.

PARIS 17, rue de la Harpe, Lyon, Dépôt, Rue de la République, 12.

SEUL INVENTEUR DE

SAVON ROYAL de THRIBACE et de SAVON VELOUTINE

LE FLORIGENE
ENGRAIS CHIMIQUE SOLUBLE

Pour la culture des Fleurs et des Plantes d'appartements.

PRIX DES BOITES, avec le Mode d'emploi : 1 fr. et 1 fr. 75

DÉPOT GÉNÉRAL : PETITS BOCKS DU COMMERCE, 12, rue Confort. — LYON